

LE MONDE D'UN HOMME LIBRE

PAUL ANTENEN



Paul Antenen

Le monde d'un Homme libre

© Paul Antenen, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9338-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Le temps

La dernière soirée avant un grand départ est toujours longue, la nuit toujours trop courte. Quelle qu'ait été la préparation durant les jours, les semaines, les mois précédents, nos esprits, affolés d'excitation, s'acharnent à donner de l'importance au plus futile des détails. Une sorte d'errance inconsciente. Dans ma tête résonne : « Misère ! La lampe frontale n'a plus de piles... Nous ne verrons rien ! ». Comme si le voyage tout entier dépendait de ces petites piles insignifiantes, la scène prend une ampleur tragi-comique. Puis, après une demi-heure de recherche infructueuse en retournant tiroirs et armoires de toute la maison, je trouve enfin de ces piles tant convoitées. Trois hurrahs ridicules sortent presque de mes poumons essoufflés.

Je prends à peine le temps de célébrer cette maigre victoire que mes pensées se tournent déjà vers la suite des préparatifs. Il me faut maintenant prendre parti dans ce dilemme de premier ordre quant au choix de clé à molette pour le travail d'entretien de la moto. Celle de 200 millimètres a un bras de levier supérieur à celle de 150 millimètres, certes, mais la différence de poids est considérable. Je reste ainsi, bêtement, une clé dans chaque main pendant une dizaine de minutes à énoncer les avantages et inconvénients de chacune d'entre elles. Elles finiront toutes deux dans ma sacoche à outils. Et maintenant, où diable est ce satané énième objet dont je ne me rappelle même plus le nom ?

Oui, la nuit sera courte. D'autant plus qu'une fois enfin allongé, mon conscient et mon inconscient se disputent entre rêves et appréhensions, me privant ainsi de précieuses heures de sommeil. Tout Homme à travers l'Histoire, aussi prestigieux qu'ait été ou soit son nom, n'était jamais qu'un Homme et devait également peiner à trouver le sommeil la veille de son départ. Que pouvaient bien ressentir les explorateurs de l'époque des grandes découvertes, entre le XV^e et le XVI^e siècle ? Magellan dormait-il sur ses deux oreilles avant de partir faire une circumnavigation potentiellement irréalisable ? Mon cœur entraîne mes pensées dans les abysses du temps et je retrace avec émerveillement l'Histoire des impossibles. À 3 heures du matin, à l'aube de son décollage pour le premier vol au-dessus de la Manche, Louis Blériot se

demandait-il, comme moi, si sa chemise blanche plairait plus aux Anglais que sa chemise fétiche, légèrement plus bleutée ?

En ces heures, le départ devient comme une effrayante obsession que l'on désire autant que l'on craint. Il est 8 heures : le réveille sonne. La nuit a été courte, mais nos proches nous attendent sur les quais de Lausanne à 11 heures pour le grand départ. Nous sommes déjà en retard. Comme si ces quelques minutes allaient avoir une influence sur notre heure d'arrivée à l'autre bout du monde, nous nous hâtons, courons et arrivons au lieu fatidique. Notre aventure prend naissance en ce 13 juillet 2019 et nous sommes réunis au Château d'Ouchy sur les rives du lac Léman. Lausanne, fière sur ses collines, nous embrasse de ses bras familiers. La ville de mon enfance prend alors des airs maternels et ses recommandations se mêlent à celles de mes parents : « Revenez vivants. ».

Je lève une dernière fois les yeux sur mon lac, ma famille, mes amis et ma ville. Toutes ces choses que je me suis appropriées au fil des années. Mon foyer. Puis, je mets le contact, le moteur démarre littéralement au quart de tour et Melissa grimpe à l'arrière de notre fidèle destrier. Cette fois, plus de marche arrière possible et la chevauchée sera longue. Le soleil levant comme seul et unique cap. Un navire pour l'Océanie, aux confins du continent eurasiatique, pour ambition. Quelques proches nous accompagnent à moto, nous nous dépassons, nous saluons et rions ensemble. J'ai cette drôle d'impression que chacun de ces regards, lourd d'émotion, retrace brièvement la relation qui m'unit à la personne avec qui je le partage. Mes parents arrivent à notre hauteur et le regard de mon père trahit ce qu'il se plaisait à dire de notre aventure à ses amis : « S'il était votre fils, seriez-vous fiers, angoissés ou jaloux ? ». Dans les yeux de ma mère, il n'y a qu'amour et tendresse. Et c'est cet amour, que nul autre être sur terre n'incarne plus sincèrement, qui l'emporte en fin de compte.

Après quelques kilomètres sur la route qui longe le lac d'ouest en est, nous approchons de la ville de Vevey. À cet endroit, nos chemins se sépareront. Ils feront demi-tour au premier rond-point et nous irons tout droit, à l'est. Ce rond-point, élément si banal dans la vie de tous les jours, devient aujourd'hui un symbole de liberté. Il est à l'image d'une vie cyclique, où ce qui était hier sera demain. Et nous le quittons, nous quittons la routine du temps. Demain, plus question de se lever comme hier. Demain n'est plus un rendez-vous.

Nous quittons les rives de mon lac tant adoré en ce même jour et la larme de

nostalgie qui roule sur ma joue se transforme rapidement en un torrent d'excitation. Nous n'avons plus qu'une idée en tête : avancer. À peine partis, nous sommes déjà, l'un et l'autre, à la recherche de ce que j'appelle le « déclic de voyage ». Un brusque changement de conception du monde qui transforme le temps et l'espace en un état d'esprit où seul l'instant présent n'a d'importance. Mais nulle hâte ne nous le fait atteindre. C'est précisément en nous délestant de ce fardeau de l'empressement que ce déclic nous surprendra.

Le soir venu, nous installons notre premier campement en Suisse orientale, dans les Grisons. Depuis quelque temps, nous nous étions réhabitué au confort d'un lit protecteur où nul Homme, nulle bête ne pouvait nous atteindre et il nous faut reprendre nos habitudes d'un mode de vie instable où tout peut arriver. Mais ce soir, ces propos ont un écho absurde.

— Et dire que nous ne sommes qu'en Suisse, qu'est-ce qui nous attend là-bas ? demande Melissa, rêveuse, au ciel autant qu'à moi.

— Imagine toutes les aventures que nous allons vivre ! Traverser des déserts, la jungle, l'Himalaya...

— Tu as peur ? me demande-t-elle, aussi téméraire qu'à son habitude.

— Seulement de ne plus vouloir rentrer !

Nous rions. Nous rions de nous, de nos aventures à venir. Dans un décor bucolique et si typique de nos régions alpines, nous nous laissons happer par le sommeil. Le bruit mélodieusement monotone d'une rivière qui s'écoule à quelques mètres de notre campement nous rappelle où nous sommes, d'où nous venons. Les montagnes qui nous entourent sont belles... familières. Leurs hautes cimes m'ont toujours inspiré un sentiment de sérénité. Protégé du monde extérieur, réconforté des malheurs de l'intérieur. L'eau s'y écoule en torrent, en cascade ou en rivière, dévale la montagne pour se déverser dans les lacs. Elle ruisselle sur la terre comme en dessous. Elle entaille et taille la roche, la sculpte à sa guise. Le bruit de la rivière m'enveloppe, il se fond en moi et se transforme en rêve. Je trouve ainsi le sommeil, bercé par les flots d'une rivière que ces monts de vie alimentent frénétiquement.

Nous traversons ardemment la Suisse que nous parvenons à quitter dès le deuxième jour. La première destination devait être l'Autriche mais les caprices de la météo nous poussent vers le sud. Et après tout, l'idée de profiter une

dernière fois de la gastronomie italienne ne nous déplaît guère. Ainsi, ce voyage commence comme il se poursuivra, au gré de ce vent de fortune qui ne reçoit d'ordre que de lui-même.

Un vent de fortune aux bourrasques de liberté. Et il souffle déjà sur la toile de notre tente lors de notre deuxième nuit sur les routes, quelque part dans les Alpes italiennes. La première étape pour parvenir à ce fameux état d'esprit de voyage se fait d'elle-même. Les soucis journaliers ne sont plus retard à un rendez-vous, organisation de la semaine qui suit, travail scolaire, universitaire ou fatigue du dur labeur quotidien, mais ce que nous allons manger, où nous pourrions dormir et quelle est la bonne direction à suivre. Ces questionnements suffisent à combler le capital angoisse dont l'Homme, dans son esprit tourmenté par la raison, a besoin.

Un châtaignier nous offre le confort d'un foyer et nous y installons notre campement. Après un repas frugal aux allures de festin, Melissa se retire dans la tente et je m'allonge dans le champ. Je me perds dans le ciel avec comme priorité absolue d'observer les étoiles, au cas où l'un de ces astres d'une métrique si grande qu'incalculable voudrait s'enfuir et qu'il en était de mon ressort de veiller à la bonne organisation cosmique. Ce soir, fidèle à mes niaises élucubrations, mes rêves sont un pinceau sur la toile nocturne de la vie.

Je ne suis de loin pas le premier Homme à contempler ainsi les étoiles. Tant d'autres avant moi ont déjà eu ces réflexions sur la vie et le ciel. Poètes, astronomes ou nous autres quidams l'avons chanté, observé, rêvé. Quelles étaient les pensées de nos lointains ancêtres il y a plus de deux millions d'années ? Enviant cet hominidé bipède qui, je me plais à le croire, n'avait d'autre préoccupation que celle de l'instant, je m'interroge sur le rapport au temps que notre société affolée impose à l'Homme de notre époque. Alors – quelle ironie –, allongé dans le calme précaire d'un champ, je blâme la révolution agricole d'il y a environ dix mille ans que j'estime responsable de tous les maux de la société. J'imagine ces chasseurs-cueilleurs qui, comme le voyageur d'aujourd'hui, n'avaient pour montre que la lente chute de cette boule de lumière dans le ciel et les ahans de leurs estomacs. « La voilà la façon d'être heureux », me dis-je de manière aussi romantique que naïve. Vivre le moment, être un hérétique et quitter le joug du Dieu temps en blasphémant par ma propre existence. Alors je maudis ses prophètes, ceux qui possèdent tout en ce monde et qui de leur capricieuse boussole donnent la direction à tous les autres. Mais

aujourd'hui, nous avons quitté ce grand navire qu'est la société, où la plupart des gens sont les forçats de ces prétendus capitaines.

Quel est le rapport avec la révolution agricole ? Le fait d'entretenir une culture implique des réserves hivernales, du foin pour le bétail et des réserves de grain en cas de disette. L'ancrage au sol et la projection dans le futur en découlant ont détruit le moment présent. L'Homme a vendu sa liberté pour le grain. Pis encore ! Sans se perdre dans des théories libertaires qui n'ont aujourd'hui plus l'audience d'autrefois, la culture des terres a également signé l'appropriation du sol par un individu et, dès lors, a régi par la loi du plus fort – ou du plus fourbe – ; les Hommes ont perdu l'égalité.

Mais, allongé dans mon champ, je me surprends le sourire aux lèvres. Je suis heureux ! Ces pensées ne condamnent pas mes espoirs, au contraire ! Ce recul est moteur de rêve et un jour... un jour, le monde changera. Je dérive, je quitte le fleuve routinier d'une vie douce et bien rangée pour me perdre dans l'infini des possibilités qu'offre l'océan-monde. Je hais l'expression « La vie est un long fleuve tranquille ». Celui en ce monde qui rêve n'est plus l'obligé d'un courant fluvial quelconque mais vogue, toutes voiles dehors, sur cet océan.

Le lendemain, l'heure est déjà à la mécanique. Là est la tâche qui incombe régulièrement aux voyageurs sur ces vieilles machines. Avant le départ, nous avons mûrement réfléchi au choix de notre destrier. Si les engins du siècle dernier demandent, il est vrai, beaucoup plus d'entretien, nul problème ne saurait être résolu par la logique. À condition d'être bien outillé, ces anciens moteurs sont, effectivement, purement logiques et chaque pièce a une utilité concrète, voire tangible. À l'inverse, les motos plus récentes requièrent peu d'entretien mais débordent de technologie. Malheur à qui sera perdu dans la brousse ou dans un désert le jour où un problème surviendra. L'électronique rythmant jusqu'à l'explosion du mélange d'air et d'essence dans le moteur, la simplicité d'un moteur thermique s'est perdue dans les méandres de l'immatériel informatique. Là où les anciens moteurs se réparent une clé graisseuse à la main, les nouveaux moteurs se réparent en pianotant sur un ordinateur dont seuls disposent certains professionnels. Aux antipodes de la logique économique de notre ère, notre vieux mais fidèle destrier est, en ce sens, une philosophie plus qu'un simple choix de moto. La liberté de ne dépendre que de ses propres outils et de disposer soi-même de son temps.

Une heure plus tard, nous partons pour Venise que nous parvenons à rallier le

soir même. Arrivé sur place, je ne me souviens même plus de la route que nous avons parcourue depuis les Alpes. Ivre de mouvement, fou de vivre. Venise... Nous le savions, mais les prix aristocratiques dans la cité, reine de l'Adriatique, ne conviennent guère à notre budget populaire. Après d'âpres négociations dans une dizaine d'hôtels, un vieux tenancier d'une autre époque nous laisse passer la nuit dans l'attique de son auberge pour un prix plus que raisonnable dans la fastueuse Venise.

Cette ville artificielle, chef-d'œuvre du génie civil de l'époque, est une idylle flottante chantée par ces hommes godillant leurs gondoles sur les canaux de la ville. La nuit nous offre l'intimité de l'anonymat. Quand la ville est endormie, nous nous livrons à l'amour comme, je me plais à le croire, les amoureux d'autrefois. Je lui fais la cour, elle rit de moi. Nous errons pendant presque deux heures dans ces rues désertées avant de nous en retourner, chantant le long des canaux, dans notre attique. Mais à la levée du jour, la ville est éclairée sous une tout autre lumière. Ce labyrinthe de merveilles cache un Minotaure ; celui-ci ne tue point mais nous pourchasse : le tourisme de masse. Le romantique d'hier soir est étouffé sous une horde de visiteurs, perpétuellement renouvelée par l'arrivée de ces immenses bateaux de croisière. Alors nous fuyons et nous allons nous réfugier dans le vieux port de Venise.

Il fut un temps, au Moyen-Âge et à la Renaissance, où la cité régnait en maîtresse sur la mer Méditerranée. Aujourd'hui, le vieux port est vide mais là où les yeux ne voient rien, l'imagination prend le relais et anime jusqu'aux remous laissés par les galères d'autrefois. Alors de l'autre côté du port, des hommes chargent des caisses de vivres et d'étoffes sur l'un de ces navires. Un jeune homme de 17 ans étudie les cartes sur le pont. Ha ! S'il savait qu'il ne reviendrait que vingt-quatre ans plus tard ! Nous sommes au XIII^e siècle et Marco Polo s'apprête à faire un voyage dont les récits seront relayés en mythes jusqu'à nos oreilles. Lui aussi s'en allait vers l'est. Notre époque est différente mais nos rêves ne sont-ils pas les mêmes ?

Effrayés par les masses touristiques, nous fuyons Venise dès le lendemain et prenons la route de la Croatie. Ce ne sera sûrement pas dans ce pays que nous assouvons nos désirs d'aventure, mais il nous faut avancer. Nous traversons alors rapidement ces côtes croates du nord, devenues trop fréquentées pour nos rêves de grands espaces et de liberté. Le simple fait de trouver un emplacement pour y installer notre campement devient une tâche des plus ardues. Là où les

routes et les plages ne sont pas privatisées, elles sont sauvages et inaccessibles. Nous mettons le cap sur l'île au nom imprononçable de Krk et établissons notre premier bivouac en Croatie. Après deux heures de recherche, nos efforts sont récompensés par une crique abritée des regards, qui nous offre le calme dont nous rêvions. Je regarde la mer Adriatique, elle est immobile. Du moins, aux yeux de l'Homme que je suis. En réalité, flots et faune sous-marins ne cessent de la malmener. Comme nous. En un sens, nous ne sommes pas si différents. Je sais que nous sommes trop pressés, mon horizon semble lui aussi immobile mais au fond de moi hurle une envie, un besoin de nouveautés. Il n'y a, pour l'heure, pas d'autre remède que d'avancer.

Le lendemain, nous nous levons à l'aube et décidons de progresser le plus possible, le plus loin possible. Mais nul n'accélère le temps, chaque kilomètre sur notre route est un kilomètre à parcourir. Cette impuissance face au temps force mon regard obstiné à se détacher du compteur et je lève les yeux au-delà de la route. Elle peut être une bête couverture goudronnée nous menant d'un port à l'autre ou alors... ou alors une mélodieuse partition où chaque virage est une note qui nous surprend. Tout dépend de notre rapport au temps. Je ressens cette musique, elle me transcende, mais l'impatience de jouir du prochain port m'empêche d'entendre chacune de ces notes. De les entendre comme de les retranscrire, ma plume, à l'instar de mes pensées, est trop pressée. Virages et jours s'enchaînent au lieu de se vivre.

La route longeant le littoral croate est aussi belle que sinueuse. Ces côtes rocheuses et arides, propres au climat méditerranéen, semblent en perpétuelle lutte avec le bleu azur de la mer Adriatique ; à qui sera le plus spectaculaire ! Ce champ de bataille n'offre alors que des rivages abrupts où les rares plages sont propriétés privées. À mi-chemin entre Rijeka et Split, nous sommes vaincus et devons céder aux facilités d'un camping s'offrant à nous.

« Ah ! Les chanceux ! Vous avez trouvé le meilleur camping de Croatie ! Ça fait plus de quarante ans que nous y venons », nous dit en allemand un vieil Autrichien ayant aperçu nos plaques suisses.

Mon allemand lacunaire nous permet de faire connaissance et d'être invités à rejoindre leur table avant même de défaire nos affaires. Qui que nous soyons, les litres de schnaps – sans lesquels ils ne voyagent jamais – nous aident à dépasser toute barrière de langue ou générationnelle. Même Melissa, qui n'a de cesse de répéter que son allemand est horriblement mauvais, est ce soir